

### **Qu'est-ce que le pouvoir politique ? Sur quoi repose le monopole de la contrainte légitime de l'Etat ?**

« TOUT pouvoir est une magie réelle, si l'on appelle magie la possibilité de produire des effets sans contact ni agent, en provoquant pour ainsi dire une parfaite et immédiate docilité des choses. Or les choses ne sont pas dociles, il faut des forces pour les mouvoir et, pour ces forces, des points d'application. Aussi l'incantation du sorcier demeure-t-elle inoffensive, s'il n'y ajoute pas quelque manœuvre plus sûre. Mais les hommes sont plus obéissants que les choses : on peut beaucoup obtenir d'eux par des paroles ou par des signes. Il n'est pas d'expérience plus courante. La magie, c'est l'idée qu'on peut commander aux choses comme aux êtres.

#### NATURE ET FORMES DU POUVOIR.

Il n'y a pas de pouvoir entièrement fondé sur la contrainte : le consentement est toujours le principal. Qu'est-ce qui arrête au carrefour la file des automobiles quand l'agent lève son bâton blanc? Certainement pas la force physique de l'agent. Quelque obscur raisonnement sur la nécessité que la circulation soit réglementée? C'est en effet là qu'on en arriverait si tous les conducteurs étaient des philosophes. Mais combien sont-ils qui ont réfléchi au problème et qui ont décidé après délibération de se conformer aux injonctions des agents ? Non, ils obéissent d'instinct au plus faible, mais qui détient l'autorité.

Telle est l'image de tout pouvoir. On imagine parfois qu'il existe des despotes qui maintiennent leurs peuples en respect avec des mitrailleuses et qui forcent chacun à s'acquitter de sa tâche particulière sous la menace du fusil. Ce n'est finalement qu'une commodité, qu'une simplification de l'esprit. En fait, les mitrailleuses ne jouent jamais si grand rôle. Elles ont rarement l'occasion d'entrer en action. En outre, il est douteux qu'elles puissent obliger une multitude au travail. Elles peuvent seulement tuer beaucoup de monde. Aussi, ce ne sont pas tellement les mitrailleuses qui comptent, c'est plutôt l'idée des mitrailleuses. Et encore plus l'idée qu'elles sont au service du gouvernement. Je ne demande rien de plus: je veux seulement donner à penser qu'en toute relation de pouvoir, l'idée compte plus que la force. Sans cela, d'ailleurs, le pouvoir appartiendrait aux hommes qui manœuvrent les mitrailleuses, non aux officiers qui les commandent, encore moins à celui de qui ces officiers prennent les ordres et qui a généralement les mains nues.

Certains pacifistes se persuadent d'une manière encore plus étrange que la majorité des gens vont à la guerre contraints et forcés, sous la surveillance de gendarmes qui ont, ou peu s'en faut, le revolver au poing. Pourtant il est clair que les soldats sont plus nombreux et mieux armés que la police, laquelle est en tout cas moins redoutable que l'ennemi. Pour qui ne veut pas se battre ou se battre le moins possible, le choix ne semble pas douteux. Mais les gendarmes représentent l'autorité. D'ailleurs il ne paraît pas qu'il soit besoin de recourir à ces moyens extrêmes pour mobiliser un peuple. Le pouvoir s'exerce auparavant, et par un simple imprimé. Si les pacifistes sont tentés par la fable des gendarmes, c'est justement qu'ils se refusent à imaginer que les gens acceptent d'aller risquer de se faire tuer et essayer de tuer autrui sur la décision d'une douzaine et demie de personnages solennels assis autour d'une table. Ils s'expriment ainsi pour discréditer le pouvoir et rendre les choses incompréhensibles. Car ces personnages ne sont pas n'importe lesquels. Ils sont le gouvernement, c'est-à-dire précisément ce pouvoir qu'il convient d'expliquer.

Il reste qu'une déclaration de guerre, une mobilisation générale et l'obéissance unanime de millions d'hommes à de tels ordres, qui mettent leur vie en jeu, fournissent en effet une des plus claires démonstrations de l'apparence ou, peut-être, de la réalité magique du pouvoir, suivant qu'on colore ou non l'adjectif de cette nuance surnaturelle dont ma définition s'efforce de le priver.

Les sources et par conséquent les formes du pouvoir sont multiples. Depuis Max Weber, on les range sous trois rubriques principales, le pouvoir légitime, le pouvoir fonctionnel, le pouvoir charismatique. Le premier s'appuie sur une tradition. La naissance y destine. C'est le pouvoir des dynasties de souverains. Un prestige irrationnel y est attaché. La personne du prince est tenue pour sacrée. Il ne doit de compte à personne. Il règne par la grâce de Dieu. Sa majesté le protège de toute atteinte. Ce type, qui souffre des variantes nombreuses et des restrictions souvent considérables, correspond à une société qui se présente comme une communauté organique. Elle se considère un peu comme une grande famille et admet en conséquence une sorte d'autorité paternelle.

La seconde espèce de pouvoir est attachée à la fonction. Celle-ci est définie par la loi, ainsi que ses prérogatives, ses devoirs et ses limites. En principe, elle est occupée par le plus compétent, par celui en qui ses concitoyens reconnaissent les plus remarquables aptitudes de direction. On constate un tel pouvoir dans les sociétés de type contractuel, c'est-à-dire dans celles qui se définissent par l'échange des prestations et l'unité des intérêts: le pouvoir s'y confond avec l'administration du bien public, il est confié pour un temps limité à des fonctionnaires responsables et contrôlés.

Au contraire, le pouvoir charismatique est attaché à la personne du chef. Sa puissance n'est soumise à aucun contrôle. Elle lui vient de la faveur populaire et ne repose que sur la fascination qu'il exerce. Elu par acclamations, il prospère par l'enthousiasme qu'il entretient chez ses fidèles. Il commande arbitrairement et passe pour incarner les destinées du groupe, dont il apparaît comme le répondant mystique. Ce genre de pouvoir est caractéristique d'une société en mouvement, c'est-à-dire d'une association d'hommes réunis par une ambition identique dans la poursuite d'une entreprise commune. Ils voient dans leur conducteur à la fois l'instrument de la providence et une garantie de réussite. Aussi celui-ci se présente-t-il presque obligatoirement comme un chef de guerre, un conquérant ou un prophète. C'est en premier lieu un entraîneur d'hommes.

Ni la mentalité, ni la complexité des sociétés modernes ne semble admettre un pouvoir de cette sorte. En général, les deux premières espèces de puissance se partagent leur gouvernement. Dans presque toutes, l'une et l'autre se combinent en proportions variables, où parfois le type traditionnel l'emporte et parfois le type fonctionnel. Jusque dans la guerre et dans la religion, il en est ainsi : le pouvoir des généraux ou des évêques dépend entièrement de leurs fonctions, nullement de leur popularité. Le pouvoir charismatique paraît à peu près éliminé. On le dirait plutôt un souvenir des premiers âges de l'humanité. Il ressuscite de loin en loin avec un grand bruit d'armes et dans un grand déploiement de violence pour produire sur la scène de l'histoire un fondateur de religion comme Mahomet ou un meneur de hordes comme Gengis-Khan. Pourtant, un examen plus attentif montre que, s'il affecte des formes plus modestes, il n'a nullement disparu. Il joue notamment un rôle appréciable dans la vie des partis, où le prestige personnel des chefs n'est pas sans influence. Mais, quand ils parviennent au gouvernement, la coutume veut qu'ils s'assagissent, c'est-à-dire que les nécessités du pouvoir fonctionnel remplacent pour eux les élans du pouvoir charismatique [..]»

Roger Caillois, *Le pouvoir charismatique, Adolphe Hitler comme idole* dans *Quatre essais de sociologie contemporaine*, 1951, Olivier Perrin éditeur, p 49 à 53.